

A corps perdus

Dans le ventre de ma mère

Suite et fin de l'entretien de Behja avec El Quazouia

La semaine de vacances s'est achevée dans la gaieté. Ma mère aurait bien voulu rester plus longtemps ...

“Ce n'est pas la mémoire... c'est le silence”

E.Q. : Encouragée par son attitude en vacances, j'ai décidé de demander un visa pour elle pour qu'elle vienne passer quelques jours ici. Chance extraordinaire, le visa est accordé à la première demande. C'était l'été dernier. Elle est donc venue pendant les vacances scolaires de tous les enfants. Je m'étais organisée pour repartir avec elle au bout d'un mois de séjour prévu. J'étais très excitée en allant la chercher à Marseille avec mon mari. Je savais que c'était la première fois qu'elle arrivait dans un pays dont elle ne connaît rien, ni la langue, ni les mœurs. Dès que je l'aperçus à la sortie des passages de police, je remarque qu'elle a une coupe courte à la mode (je ne l'avais jamais vue coiffée comme ça), que ses cheveux étaient colorés (ce qui paraissait impensable avant). Cela m'a impressionnée même si elle avait la djellaba. Elle ne pouvait pas tout changer d'un coup. Elle avait enlevé son foulard dans l'avion. Ce qui veut bien dire que les femmes ne demandent qu'à changer leur comportement dès qu'elles sont en dehors de cette société étouffante, en dehors du regard de ces gens qu'on connaît. C'est incroyable. En Tunisie, je portais un short ultra court. Elle ne m'a fait aucune réflexion. Par contre, si je lui disais que j'emporterais tel vêtement en Algérie, elle reprenait ses bonnes habitudes : « ah ça c'est trop court, ça c'est collant, ça se fait pas ... ». Ici, elle ne m'a jamais fait la moindre remarque sur ma manière de m'habiller. Les masques tombent quand on n'est pas chez soi.

L'arrivée à mon appartement a été très sympathique. Elle m'avait apporté plein de cadeaux. J'avais fait un lapin pour le dîner sachant qu'elle aimait beaucoup ça et que cela devait faire des années qu'elle n'en avait pas mangé

Le début de cet entretien est paru dans Etoiles d'Encre n°1/2, *L'Outre-mère* et 5/6, *Entre Chienne et Louve*.

A corps perdus

parce que ça coûte très cher à Alger.

Lundi matin je l'emmène dans une boutique de fringues parce que j'en avais marre de la voir avec sa djellaba. On la remarquait comme une tache dans l'immeuble. Ce qui prouve aussi que, quel que soit notre environnement, il nous influence toujours. Elle s'est transformée en européenne avec le plus grand naturel. Comme si elle n'attendait que ça. Elle n'a eu aucune réticence. Les premiers jours ont été vraiment très gais, je la sentais si contente.

Puis, petit à petit, son humeur a changé. Je travaillais à mi-temps donc je ne pouvais pas être là toute la journée. Elle s'est ennuyée. Son visage s'est éteint. Plus de sourire, plus envie de découvrir les choses, la ville. Dès le matin, elle arborait ostensiblement un visage fermé. Elle s'affalait dans un fauteuil et ne faisait rien. Cela m'agaçait profondément. Me perturbait au point que j'appelais mes sœurs pour leur demander ce qu'elle avait, si c'était dans ses habitudes d'être aussi instable. Chaque jour je me demandais ce qu'elle avait, chaque jour j'étais tourmentée par son attitude. Pourtant je faisais tout ce que je pouvais pour lui être agréable, rien n'était assez bien pour elle. Mais rien ne lui arrachait un sourire. Un jour je n'en pouvais plus, je l'ai appelée du bureau – ce que je faisais chaque jour puisqu'elle ne savait pas composer un numéro de téléphone et que j'avais toujours peur qu'elle manque de quelque chose – et je lui ai demandé ce que je n'osais pas lui demander en face : ce qu'elle avait, pourquoi sa tristesse, avais-je été incorrecte avec elle, manquait-elle de quelque chose, mon mari n'avait-il pas été gentil ? ... Non, non, elle ne manquait de rien, mais ... ses enfants lui manquaient ; elle pensait à leur avenir incertain ...

Et moi j'étais quoi dans cette histoire ? N'étais-je pas sa fille ? J'avais l'impression de ne pas compter puisque je n'avais même pas droit à un sourire. Pourtant quels espoirs n'avais-je pas fondé sur ce séjour avec elle, sans tous les autres ! Je lui dis tout ça au téléphone et d'autres choses. Je sais que j'ai été agressive, mais je ne pouvais pas faire autrement, j'avais trop de chagrin. Mais je ne pouvais faire ça qu'au téléphone, loin de son regard, de ses pleurs, de ses gémissements...

Quand je rentrais, je la trouvais là, inerte, avec une expression de désolation qui m'atteignit jusqu'au fond de moi-même. Elle ne se rendait pas compte du gâchis qu'elle commettait, de ma désillusion, de l'espoir que j'avais mis dans ce séjour et qu'elle balayait d'un revers de main sans même se rendre compte de la souffrance qu'elle m'infligeait. Je n'ai pas retrouvée la femme que j'avais vue en Tunisie, mais la mère de Bab El Oued. Avec son attitude de victime permanente. Là-bas encore, avec tout le monde qu'il y a à la maison, je pouvais faire abstraction de son comportement. Mais

A corps perdus

ici, où nous étions seuls – nous deux et mon mari – je me focalisais sur elle. Elle prenait toute la place de ma souffrance, de mes souffrances, celles aussi qui ne viennent pas que d'elle.

Mais ne penses-tu pas que c'est aussi parce qu'elle était « enfermée » une partie de la journée, sans pouvoir communiquer avec quiconque, qu'elle était comme ça ? Le contexte tunisien était tout différent, vous étiez tous en vacances, disponibles, elle parlait la langue du pays ...

E.Q. : A Alger aussi elle était enfermée. Je n'ai pas de chaîne de télévision en arabe, mais ce n'est pas une passionnée de la télévision.

Ce n'est peut-être pas la même chose d'être enfermée chez soi dans un lieu familial, avec tout ce qu'il y a autour de monde et de bruits et dans un immeuble de Montpellier sans personne à qui parler, ne crois-tu pas ?.

E.Q. : Ecoute je ne quittais la maison que vers 11h du matin, je rentrais vers quatre ou cinq heures et je me précipitais pour la sortir. Tu imagines les journées que j'avais, j'étais épuisée, vidée... Elle savait que je travaillais, que je ne pouvais pas rester constamment avec elle. Nous l'avons vraiment beaucoup sortie, fait découvrir la région. Elle a été invitée par mes amies, mes collègues. Chez lesquels d'ailleurs elle était parfaite. Ce n'est que lorsque nous étions chez moi qu'elle reprenait son air de martyre. Le samedi je l'emmenais faire les magasins pour qu'elle puisse faire des achats pour elle et pour ses enfants. Je voulais que personne ne soit privé de quoi que ce soit. J'y ai mis toutes mes économies. Mais cela m'était égal, l'essentiel était qu'elle ne manque de rien, qu'elle soit heureuse, qu'elle profite de choses qu'elle n'a pas là-bas. J'ai même pris deux jours de congé pour être avec elle. Mais rien n'y faisait. Il me semblait que plus j'en faisais et plus elle était insatisfaite. Un jour elle m'a même fait une scène violente en me disant qu'elle n'avait pas besoin de toutes ces choses, qu'elle n'était pas venue pour ça, que les magasins la fatiguaient, etc. Cette scène m'a vraiment beaucoup choquée parce que j'étais dans une autre logique, celle de l'offrande, du désir de faire plaisir. Lui faire plaisir à elle mais aussi faire plaisir à tous ses enfants qu'elle aimait tant. Je me souciais qu'elle choisisse, soigneusement, pour chacun. Mais son humeur était si maussade que j'en suis arrivée à lui proposer de repartir avant la date prévue si elle se sentait si mal chez moi ; je téléphonais à mes sœurs pour leur dire que plus jamais je ne recommencerais cette expérience parce qu'elle m'avait rendue très malheureuse. Elle n'arrêtait pas de me répéter que ses enfants lui manquaient. Et moi alors ? Je ne lui manquais pas, je ne lui ai pas manqué pendant toutes ces années ? Je suis sa fille ! Elle ne peut pas me consacrer un petit mois, un

A corps perdus

seul. C'est là qu'on voit la différence qu'elle fait. Mais elle ne m'a sans doute jamais considérée comme sa fille.

En fait elle ne s'est jamais investie dans ce séjour. C'est comme si elle rejetait tout ce qui venait de moi. Elle était comme une étrangère chez moi. Elle se comportait comme une invitée et non comme quelqu'un qui est chez sa propre fille. Tout ce qu'elle savait dire c'était « je ne sais pas ». Dès qu'elle prononçait ces mots j'avais envie de hurler. Et puis, jamais elle ne me proposait son aide pour quoi que ce soit à la maison. Jamais. Même pas quand j'invitais des gens pour lui faire plaisir. Elle voyait que j'étais débordée, mais ça ne la faisait pas bouger pour autant.

*Je me cogne à la vitre des lanternes
Je m'habitue de verre et d'huile
Je bois l'huile des lampes Lampes du ksar
Ma mère... d'argile crue
Ma mère... esclave d'argile rouge
J'ouvre les écluses d'ardoise
Le schiste gris-bleu des hirondelles me tache les doigts
Je m'écoule entre mes pieds
et je dirige mon ruisseau vers une nouvelle oasis
Demain...
tu libèreras tes fils de tes dunes mamelles*

"Complainte Nomade"
DLB

Peut-être pensait-elle qu'elle dérangerait tes habitudes en intervenant.

E.Q. : Peut-être ... Pourtant j'ai essayé de lui faire comprendre le contraire. Au moment de son départ, elle s'est mise à pleurer. Je ne pouvais m'empêcher de lui dire que ses larmes m'étonnaient. Qu'ayant été si malheureuse chez moi, elle devrait être contente de repartir. Mais lorsqu'elle m'a dit qu'elle pleurerait parce qu'elle me sentait malheureuse dans mon couple, alors là c'est moi qui fus violente. Je lui ai dit que c'était un cinéma qu'elle se faisait, que si j'avais des problèmes je saurais les régler toute seule. Qu'elle se donnait bonne conscience à s'apitoyer tout d'un coup sur mon sort. Là, j'ai vraiment hurlé. Elle ne m'a pas reconnue. Elle a fini en me disant que tout était de ma faute, que j'étais trop nerveuse, que je rendais mon mari malheureux... Enfin, le mois de son séjour a été pour moi une très grande épreuve. Elle m'a épuisée, anéantie. Si elle devait revenir, je ferai en sorte qu'elle ne vienne pas seule, qu'elle vienne avec la petite dernière. Je ne supporterai pas d'être seule avec elle, elle m'a rendue la vie

A corps perdus

infernale. Je n'ai eu aucun retour. Même pas un sourire. Et pourtant je ne demandais rien de plus.

As-tu eu des retours lorsqu'elle est rentrée ?

E.Q. : Oui. Mes sœurs étaient très surprises de ce que je leur avais dit lors de son séjour ici. Elles ne comprenaient pas. Elles m'ont dit qu'elle avait l'air très contente de son séjour. Que tout était très bien. Que ce qu'elle racontait était complètement différent de ce que je leur avais dit. Que c'était moi qui étais folle ; qu'elle était ravie de son séjour. J'aurais aimé qu'elle me le dise à moi. Je lui demandais rien de plus. Rien qu'un sourire. C'est pas beaucoup un sourire !

Et avec ton mari, comment ça se passait ?

E.Q. : C'est vrai que lui-même n'était pas en forme à ce moment là. En plus, il y avait le barrage de la langue. Donc la communication était plutôt réduite. Mais je pense que ma relation à ma mère a joué. C'est une relation tellement douloureuse et ambiguë. Je n'attends rien de cette relation. Je ne peux rien en attendre. Elle ne pourra plus jamais m'apporter ce qu'elle ne m'a pas donné. Elle ne pourra plus me le donner. C'est peut-être pour ça que j'ai organisé ce voyage, dans un ultime espoir. Qu'elle puisse réparer le mal qu'elle m'a fait.

: Mais tu ne penses pas que ça vient de sa propre histoire, à elle?

E.Q. : Sûrement. Mais est-ce de ma faute si elle n'a pas pu avoir ce qu'elle souhaitait ? En quoi je suis responsable dans ce qui lui est arrivé ? Cet été, je lui ai demandé comment elle était quand elle était enceinte de moi, si l'arrivée de cet enfant était une joie pour elle. Est-ce que j'étais un fardeau ... Au lieu de me répondre qu'elle en était heureuse, fière, elle me dit: « oh tu sais, avec toi j'étais dans une galère ! » Elle a utilisé le mot galère !

Mais le mot n'existe pas en arabe.

E.Q. : Elle a utilisé le mot français. Elle m'a dit :
« ouhad la galère ! quelle misère j'ai subie ! »

suite et fin dans le prochain numéro.

A corps perdus

Femme Chaoui

Fatima Maaouia
Tunisie

Femme chaoui

Graines épis Eveillées à la détresse des Aurès Qui carde Vous enlace de la violence tendresse de ses hardes Et vous fait la grâce Magnifique De vous faire monter d'un bond A sa soif Goûter à l'émotion Des vents contrastés qui décoiffent Pour de vrai (...)

Femme chaoui

Fervente charmille Plongée dans la nuit Brûlante cathédrale Aux robes colorées Pierres de taille Sève au bout des doigts Jarre en fusion Jarret, parapet Dévoreur de degrés Qui participe A la montée du rêve

Ah ! Mes douces ! Rien d'artificiel ! Sentez-moi ces sentiers Broussaille Buissons enfumés Grottes de djebels En proie à la faim et au gel Langue de terre Chêne vert Libre fierté et genévriers Pins d'Alep, cèdres et tapis de mousse Sorties de l'ombre réinventée Fibules argentées des vallées ! (...)

Ce texte est un extrait. On nomme "Chaoui" les berbères habitant les Aurès, à l'Est de l'Algérie et à l'Ouest de la Tunisie. Fatima Maaouia est algérienne, née en 1951 dans les Aurès et vit depuis 1978 à Tunis. Ses poèmes ont paru dans différents journaux tunisiens et font partie de la prochaine publication des Messagères des poèmes de Christiane Laïfaoui. D'autres recueils de poésie et deux romans sont en attente de publication.